

## Avant-propos

Marina Tsvetaeva est l'un des plus grands écrivains du xx<sup>e</sup> siècle. Le fait qu'elle soit d'abord poète et que sa poésie soit difficile à transposer dans une autre langue a pu cacher sa grandeur aux lecteurs ne maîtrisant pas le russe. Malgré tout, certaines traductions permettent aujourd'hui de se faire une idée assez juste de ses poèmes ; de surcroît, Tsvetaeva a laissé aussi une abondante œuvre en prose, dont le passage en d'autres langues s'opère avec moins de perte. De sorte qu'on peut imaginer que, dans un avenir proche, ses écrits sauront se frayer un chemin vers des lecteurs toujours plus nombreux. Les *Œuvres* dont commence aujourd'hui la publication en français sont une contribution à cette entreprise.

Tsvetaeva a reçu le don du verbe, qui lui permet de faire vivre le monde – celui des objets, des paysages, mais surtout le monde intérieur, fait de passions, de joies et de souffrances, d'extases et de frissons. Autant d'expériences communes mais qui, pour nous, simples mortels, risquent de passer inaperçues car nous ne savons pas les nommer. Tsvetaeva témoigne, à travers toute son œuvre, d'un amour irrépressible du monde, même lorsque celui-ci est source de souffrances intenses : il faut savoir le contempler avec patience et tendresse pour être capable d'en saisir l'identité secrète. C'est pourquoi l'art rédime la vie, même une vie horrible. Ou, comme le dit Tsvetaeva elle-même : « Qui pourrait parler de ses tourments sans enivrement, c'est-à-dire bonheur<sup>a</sup> ? » Le verbe fait découvrir le monde et le rend vivable.

Comme tous les grands écrivains, Tsvetaeva appartient pleinement à son époque et en même temps manifeste des caractéristiques que nous avons envie de dire éternelles. Les thèmes de ses écrits n'ont rien de surprenant, elle y évoque l'enfance, les amours heureuses et (surtout) malheureuses, l'amitié, la solitude, la guerre, l'exil, la création artistique, la mort. Mais ce ne sont pas, pour elle, des concepts abstraits : ce qu'elle

a. Lettre à R. M. Rilke du 2 août 1926, *SS*, VII, p. 69 ; *CAT*, p. 238 (pour les abréviations et les références complètes, voir ci-dessous, p. 12 et 579, « Liste des abréviations » et « Bibliographie »).

décrit, ce sont ses propres expériences, celles d'une femme du xx<sup>e</sup> siècle. Et elle invente, pour les dire, un style qui, dans son esprit, correspond aux temps modernes : vif, haché, laconique.

L'œuvre de Tsvetaeva suit donc les soubresauts de son existence, imposés par l'histoire du siècle, particulièrement dramatique en Russie. Née en 1892 à Moscou dans une famille de l'*intelligentsia*, elle commence à publier des poèmes à l'âge de dix-huit ans. Peu après, elle épouse Sergueï Efron, son cadet de quelques mois, ils ont une fille, Ariadna, surnommée Alia. Le début de la Première Guerre mondiale, en 1914, n'arrête ni n'infléchit sensiblement le flot de sa production poétique, toujours centrée sur des thèmes intimes. La révolution de 1917, en revanche, provoque un bouleversement : la violence des affrontements entre partisans et ennemis de l'ordre ancien, la guerre civile qui s'ensuit, la famine, la misère frappent durement Tsvetaeva, dont le mari est parti au loin combattre les Rouges et dont la seconde fille, née en 1917, meurt par manque de nourriture et de soins médicaux. Se sentant profondément étrangère au pouvoir bolchevique, Tsvetaeva parvient en 1922 à quitter le pays pour rejoindre Sergueï, alors installé à Prague.

La famille manque de ressources, Tsvetaeva est seule à en assurer la subsistance par sa création : poèmes, proses, essais, qu'elle publie dans la presse russe d'émigration. Son fils Gueorgui, surnommé Mour, naît en 1925. La même année, la famille déménage à Paris, mais la misère continue ; les tentatives de Tsvetaeva pour participer à la vie littéraire en France, dont elle maîtrise bien la langue, se soldent par un échec. Sergueï, toujours incapable de trouver du travail, finit par embrasser la cause du communisme et devient agent secret soviétique. En 1937, il est impliqué dans le meurtre d'un autre ancien agent qui a changé de bord ; identifié par la police française, il doit fuir en URSS. Restée seule avec son fils âgé de douze ans, rejetée par la communauté russe à cause des agissements de son mari, Tsvetaeva n'a plus aucun moyen de gagner sa vie et doit à son tour se résigner à rentrer en URSS avec son fils, où elle rejoint Sergueï et leur fille Alia. Ces derniers sont arrêtés peu après et accusés d'espionnage au profit de la France (elle sera déportée, lui fusillé). Tsvetaeva survit pendant deux ans en faisant des traductions bien qu'elles ne soient pas publiées ; de même, ses tentatives pour faire paraître ses propres textes échouent. Après l'invasion de l'URSS par l'armée allemande, en juin 1941, elle fuit avec son fils loin du front. Désespérée, elle met fin à ses jours au mois d'août.

Le destin de Tsvetaeva est donc orienté par les grands événements historiques. La prise du pouvoir par les bolcheviks la prive de ses moyens de subsistance et de la liberté d'expression. L'exil la condamne à la misère. La guerre clandestine que mène l'Union soviétique contre ses adversaires

la contraint de rentrer dans sa patrie. L'attaque de la Russie par Hitler lui porte le coup de grâce : Tsvetaeva est l'une des innombrables victimes, directes ou indirectes, des totalitarismes du xx<sup>e</sup> siècle. Immergée dans les conflits politiques, elle reste cependant étrangère aux engagements militants et refuse de s'identifier aux Blancs comme aux Rouges. Aux étiquettes politiques, elle préfère les individus ; peu importe la couleur des morts, des blessés, des souffrants.

Il était blanc – rouge est devenu :  
 Le sang l'a empourpré.  
 Il était rouge – blanc est devenu :  
 La mort l'a blanchi <sup>a</sup>.

Dans sa vie, Tsvetaeva parvient mal à concilier les exigences contradictoires des soucis quotidiens et de la sublime création : elle méprise l'existence matérielle qui à son tour s'acharne sur elle. Dans son œuvre, en revanche, elle sait atteindre l'absolu à travers le relatif et le fugitif, découvrir l'exceptionnel dans l'expérience la plus commune. Elle tend la main à ses lecteurs et leur fait don de la beauté à laquelle elle a accédé.

L'œuvre de Tsvetaeva a longtemps souffert de l'hostilité des milieux côtoyés par l'auteur. À partir de son émigration, au lendemain de la révolution, et pendant près de quarante ans, elle ne sera pas publiée en Union soviétique, puisque assimilée aux ennemis du peuple. En Occident, aucune traduction ; quant aux milieux de l'émigration russe, ils ont d'autres soucis prioritaires. Les choses ne commencent à changer que dans les années soixante du xx<sup>e</sup> siècle, après le retour d'Alia des camps : la fille de Tsvetaeva se consacre à ressusciter l'œuvre de sa mère. Cependant, ce dévouement n'est pas lui-même sans inconvénients : Alia voudrait produire une image de sa mère conforme aux normes soviétiques, sur un plan tant politique que moral ; elle favorise certaines publications et en empêche d'autres. À sa mort, elle scelle les archives de sa mère jusqu'à la fin du siècle. Néanmoins, durant les années 1980-2005, on assistera à la publication, en Russie comme à l'étranger, d'à peu près tout ce que Tsvetaeva a écrit, de sorte qu'il est devenu possible aujourd'hui d'avoir une vue globale sur son œuvre.

On peut y délimiter trois grands ensembles.

Le premier dans le temps est celui de la poésie et du théâtre (il occupe, dans l'édition russe des *Œuvres complètes* de 1994-1995, les trois premiers tomes) : des centaines de poèmes lyriques, seize longs poèmes narratifs, huit pièces de théâtre. Ces œuvres de Tsvetaeva proviennent

a. Décembre 1920, *SS*, I, p. 576.

pour l'essentiel de la période russe (1910-1922) et tchèque (1922-1925), même si elle continue d'écrire des vers jusqu'à la fin de sa vie.

Le second groupe est celui de la prose, et pour l'essentiel postérieur à la révolution ; c'est au cours de la période française de Tsvetaeva (1925-1939) qu'il est le plus abondamment représenté. On peut y distinguer les textes de nature autobiographique, les notes des carnets et les correspondances retravaillées, les nouvelles, les essais de critique et d'esthétique – mais les frontières ne sont pas imperméables, car Tsvetaeva invente un genre nouveau, où se mélangent mémoires et fiction, réflexions et notations quotidiennes. Ces écrits sont réunis dans les tomes IV et V des *Œuvres complètes* en russe.

Enfin, la dernière catégorie est celle des écrits intimes, que Tsvetaeva elle-même ne destine pas à la publication sous leur forme originelle. Il s'agit là d'une très abondante correspondance (il faut dire que Tsvetaeva soigne la forme de nombre de ses lettres, elle en rédige et corrige le brouillon dans ses cahiers) ; et de carnets qui lui servent de journal intime ou de cahier de travail. Ici, les publications récentes sont particulièrement nombreuses : aux deux tomes de correspondance réunie dans les *Œuvres complètes* se sont ajoutés ces dernières années trois volumes de carnets et cinq autres volumes de correspondance (avec K. Rodzevitch, N. Gaidukevich, N. Gronski, B. Pasternak, V. Roudnev).

Dans notre projet d'*Œuvres* en langue française, nous avons décidé de laisser de côté les écrits intimes, dont une bonne part existe déjà en traduction. Elles commencent donc par les textes en prose, en deux volumes (*I. Prose autobiographique* ; *II. Récits et essais*), suivis d'un volume consacré à la poésie.

Certains des textes recueillis ici avaient déjà été traduits et publiés en français. Mais les circonstances ont changé : aujourd'hui toutes les œuvres de Tsvetaeva ont été correctement éditées en russe, le texte en a été sensiblement amélioré ; de plus, on dispose maintenant des brouillons et notes préparatoires de l'auteur, qui permettent une meilleure compréhension du sens. Au lieu de traductions isolées, on trouvera ici le travail d'une équipe, mené en collaboration constante, avec un souci d'unité de style et de vocabulaire. Les spécificités de la syntaxe et de la ponctuation de Tsvetaeva ont été préservées dans toute la mesure du possible. Pour la présente édition, les textes ont été abondamment annotés, afin de les rendre plus facilement accessibles au lecteur peu familier avec la culture et l'histoire russes.

Il faut signaler enfin la présence ici d'un texte exceptionnel : *Mon père et son musée*, œuvre écrite par Marina Tsvetaeva elle-même en français et qui n'avait jamais été publiée auparavant.

*Tzvetan Todorov*